

PAUL VERCHÈRES

Meurtres au paradis



BeQ

Paul Verchères

Les aventures extraordinaires de
Guy Verchères # HS-079

Meurtres au paradis

L'Arsène Lupin canadien-français

La Bibliothèque électronique du Québec
Collection *Littérature québécoise*
Volume 600 : version 1.0

Meurtres au paradis

Collection *Guy Verchères*

gracieuseté de Jean Layette

<http://www.editions-police-journal.besaba.com/>

I

La lettre

C'était l'heure zéro.

Les presses étaient prêtes.

Le prote gueulait après la dernière copie du rédacteur en chef.

Calme, imperturbable, le journaliste écrivait.

Il me cria :

- Un synonyme de salaud ?
- Un grossier : Cochon.
- Non, un distingué pour une fois.
- Sépulcre blanchi ?
- Trop long.
- Saligaud ?
- C'est ça.

Il écrivit le mot et donna la feuille clavigraphiée au prote.

Quelques minutes plus tard, un bruit sourd sortit de l'atelier voisin.

POLICE-JOURNAL naissait une autre semaine.

Quelqu'un me cria :

– De la visite pour toi, Paul.

L'homme était grand.

À travers le teint cuivré de son visage, perçaient la franchise et la bonhomie.

Sous son drôle de prince-Albert qui datait d'une autre époque, on devinait une musculature puissante.

Je dis :

– Monsieur... ?

– Carty, Émile Carty.

Il ajouta :

– Vous êtes Paul Verchères ?

– Oui.

– Le frère de Guy ?

Je souris :

– On ne peut rien vous cacher... D'où venez-vous vous-même, M. Carty ?

– Du paradis.

Je le regardai longuement.

Étais-je en présence d'un fou ?

Ou d'un farceur ?

Prévenant ma pensée, il remarqua :

– Je viens de l'île Paradis.

– Où est située cette île ? Dans les Laurentides ?

– Non, monsieur, elle se trouve dans l'océan Pacifique ; mais je parle trop déjà. J'ajouterai cependant que je suis le chef de police de l'île Paradis et que je suis envoyé comme messenger de mon maître...

– Votre maître ?

– –Oui, l'Empereur...

Je tressaillis...

Le paradis...

L'empereur...

Devais-je conduire le pseudo-policeman à un aliéniste ?

Non, il valait mieux attendre un peu.

Je dis à mon interlocuteur :

– Vous êtes messenger ; où est votre message ?

Il sortit une enveloppe de sa poche et me la présenta.

Comme elle m'était adressée, je la lus :

« M. Paul Verchères,
écrivain, Montréal :

Cher monsieur :

Voulez-vous mentionner mon nom à votre cousin Guy et lui demander d'écouter le message que je lui transmets par la bouche de mon chef de police Émile Carty...

Jean-Baptiste Nadeau 1^{er},
Empereur de Paradis... »

Je m'empressai d'appeler l'ex-voleur et homme de bien.

– Guy ?

– Oui, Paul ?

– Je viens de recevoir une lettre d'un nommé Jean-Baptiste Nadeau.

– HEIN ! ?

Ce *Hein* avait failli défoncer le téléphone.

Il cria :

– Où es-tu ?

– À POLICE-JOURNAL.

– Attends-moi là ; je suis presque rendu.

II

Guy me parle !

Quand il eut lu la lettre, Guy me dit :

– Comme tu vas m’accompagner dans l’île Paradis, je te dois quelques explications préliminaires. Questionne, vieux.

– Qui est ce J. B. Nadeau ?

– C’est un de mes anciens copains du temps où je ne jouais pas encore au Sherlock Holmes mais à l’Arsène Lupin.

Un jour, à l’exemple de saint Paul, il passa sur le chemin de Damas.

– Il fut subitement frappé de la grâce ?

– Oui. J. B. aimait les voyages, l’aventure. La dernière fois que je le vis, il venait de s’acheter un yacht océanique.

Je questionnai :

– Mais qu’y a-t-il au fond de cette histoire d’empereur ?

Guy se tourna vers Carty et demanda :

– Voulez-vous nous renseigner à ce sujet ?

– Volontiers. Je fus le compagnon de J. B. lors de ce voyage.

– Que cherchiez-vous ?

– Après avoir contourné l’Amérique du sud, nous remontâmes l’océan Pacifique et atteignîmes l’Archipel Polynésien...

Guy observa :

– Cet archipel est composé d’îles vraiment célestes ; c’est le paradis sur terre. Tout pousse seul à profusion. Les aborigènes y ont des mœurs douces et pures. Sans connaître Jésus, ils suivent sa doctrine d’amour.

S’adressant à Carty, il reprit :

– Vous ne m’avez toujours pas dit ce que cherchait J. B.

– Il cherchait une île enchanteresse en dehors

des voies maritimes...

– Une île perdue, ignorée de tous, une île vierge que l’univers civilisé ne connaissait pas, dont le monde ne se doutait même point de l’existence ?

– Oui.

– La trouva-t-il ?

– Il trouva l’île Paradis.

– Inhabitée ?

– Non, il y avait une tribu indigène qui se prélassait dans un perpétuel farniente, nourrie par la nature sauvage...

– Des polynésiens ?

– Oui. Ces aborigènes étaient doux comme des agneaux et d’une singulière beauté.

– Comment accueillirent-ils J. B. ?

– Triomphalement. Ils ne souffraient que d’une chose : quand il pleuvait, leurs huttes n’étaient point imperméables. J. B. leur enseigna à se construire des maisons de bois aux toitures imperméabilisées.

J. B. leur rendit tellement de petits services qu'on l'appela bientôt le dieu blanc. Comme Nadeau trouva ce titre un peu exagéré, il le changea pour celui de Jean-Baptiste Nadeau I^{er}, empereur de Paradis.

Guy demanda :

– Êtes-vous les seuls blancs sur l'île ?

– Non.

Carty expliqua :

– À tous les deux ou trois ans, je viens dans la province de Québec faire une tournée de visites chez les amis de J. B. S'ils sont ennuyés de la civilisation, je les amène à notre île.

Verchères toisa longuement son interlocuteur :

– Voulez-vous me dire quel est le but de votre visite actuelle ?

– L'empereur craint un autre meurtre, peut-être une série d'assassinats ; et il vous appelle à son secours...

– Pourriez-vous me donner des explications additionnelles ?

- Oui.
- Bien.
- Vous allez venir ?
- Certainement, répondit Guy.
- Quand partons-nous ?
- Tout de suite.
- Où allons-nous prendre la mer ?
- À Vancouver.

Guy me dit :

- Nolise immédiatement un avion.

Je le fis.

Puis, dans le but de me renseigner sur la Polynésie, je consultai l'encyclopédie de POLICE-JOURNAL.

Je lus au hasard :

Archipel composé de milliers d'îles dont les principales sont les îles Hawaiï...

Pratiquement tous les fruits et légumes y poussent à l'état sauvage.

La canne à sucre et l'ananas y sont florissants.

Le copra de même.

Ces îles sont le paradis des chasseurs.

Depuis 1500 ans peut-être, ces îles n'ont jamais connu une guerre.

Cette ancestralité de bonté et de douceur est si profondément enracinée en eux que la criminalité est tout simplement inconnue des polynésiens...

Je réfléchis...

C'était le paradis sur terre.

Mais des blancs arrivèrent avec leurs microbes matériels et spirituels...

Nous partîmes en avion tous les trois.

III

Jean-Baptiste Nadeau I^{er}

Remontons un peu en arrière.

Ce jour-là, l'île Paradis se prélassait dans un bain de soleil radieux, autour de son volcan éteint, baignant sa grève circulaire dans l'eau bleue du Pacifique que l'absence de vent rendait très doux.

Un homme d'une cinquantaine d'années, à la démarche souple et athlétique, vêtu d'un caleçon de bain rudimentaire, quitta la grève au sable pur et blanc, et s'engagea dans un petit sentier bordé de platanes.

Soudain il vit un cochon sauvage qu'il avait lui-même apprivoisé, s'en venir lourdement vers lui.

– Bonjour, Hitler, dit-il ; pousse-toi, vieux, je

ne suis pas en veine de causer avec toi aujourd'hui.

– Arromph, fit Hitler en s'éloignant.

L'homme poursuivit sa route.

Une clairière apparut bientôt.

Une maison à un seul étage précédée d'une galerie devint subitement visible à l'arrière de la clairière. Sur la galerie, une jeune fille était assise. Quand elle vit l'homme, elle s'écria :

– Ah, vous voici enfin, empereur !

Jean-Baptiste Nadeau I^{er} sourit :

– Salut à vous, docteur Henriette...

– Combien de fois, majesté, vais-je être obligée de vous dire que je ne suis pas médecin mais simple garde-malade ?

J. B. demanda à garde Fournier :

– Vous avez la réponse à ma demande ?

– Oui.

– Et c'est... ?

– Pas si vite ; je vais refaire pour vous le

processus de mes pensées, comme dans l'affaire de la rue Morgue de Poe... D'abord votre philosophie... Vous prétendez que la civilisation rend la majorité des hommes malheureux parce qu'elle crée des besoins nouveaux que seuls les riches peuvent satisfaire...

– Oui, c'est bien ça...

Henriette reprit :

– C'est à cause de cette philosophie que vous êtes venu sur l'île Paradis. Vous avez vu alors des sauvages que leurs besoins simples et satisfaits à cause de leur simplicité, rendaient heureux. Vous avez décidé de faire partager ce bonheur à ceux de vos amis qui voudraient tenter avec vous l'expérience...

– Oui.

– Le premier qui a accepté votre proposition fut Émile Carty, le chef de votre police locale. Puis Carty est allé chercher un autre homme et une femme qui, fatigués de la civilisation, sont venus vivre ici.

– Vous voulez sans doute parler de Sophie

Carleau, la vieille fille, et d'Anatole Cardin...

– Oui.

L'Empereur sourit :

– Et puis, Henriette, comme je voulais inculquer aux indigènes des notions élémentaires d'hygiène, je vous fis venir. Comme j'avais bien connu votre père, vous avez accepté.

Gravement, il ajouta :

– À titre d'empereur et une fois pour toutes, je vous confère le titre de docteur en médecine. Mais continuez...

– Je suis venue de plein gré ; j'aime l'île. Ici, selon la théorie de la relativité d'Einstein, nous vivons non seulement en dehors de la civilisation, mais en dehors des notions classiques du temps. C'est pourquoi, bien que vous soyez plus vieux que moi, j'accepte de vous épouser...

– Par amour ?

– Non, je ne crois pas ; il y a pour certaines personnes que la tête et non le cœur guide, un sentiment plus puissant et plus sûr que l'amour ; c'est l'amitié.

Ils se donnèrent un de ces baisers ayant la même signification qu'une généreuse poignée de mains.

Alors au-dessus de l'épaule de l'empereur, Henriette vit un point noir, au loin sur l'océan.

– Regardez, J. B.

L'empereur regarda.

– Je vais chercher ma lunette marine.

Il revint, ajusta l'instrument et dit :

– C'est un sloop, et il s'en vient ici.

– Qui cela peut-il être ?

L'Empereur répondit :

– Un oiseau de malheur sans doute.

– Qu'allez-vous faire ?

– Je suis le maître ici ; je l'empêcherai de mettre pied à terre.

Il appela :

– Saitono...

Le jeune serviteur indigène parut.

– Va dire au chef, ton père, d'appareiller une

dizaine de canots. Que Saito se dirige avec sa marine vers le bateau qui s'en vient là-bas.

Comme le polynésien allait s'éloigner, J. B. dit :

– Ah, j'oubliais, Saitono, en passant, dis à Émile Carty, le chef de police, d'allumer le moteur du yacht et de le tenir prêt au départ.

– J'y vais ? fit Henriette...

– Non, je ne fais pas faire mes batailles par les femmes.

IV

L'intrus

Les canots des indigènes entouraient déjà le sloop quand J. B. et Carty arrivèrent.

Deux cantonnais et un blanc étaient sur le pont du petit navire.

Carty sauta le premier sur le sloop, suivi de Nadeau.

– Qui êtes-vous ? demanda le blanc.

Ce fut Carty qui répondit :

– Je suis le chef de police de l'île Paradis et voici Jean-Baptiste Nadeau I^{er}, l'empereur...

Railleur, le blanc s'inclina :

– Je suis, dit-il, Pierre Pomerleau, prospecteur.

J. B. tressauta :

– Prospecteur, hein ? Eh bien, vous ne mettrez pas les pieds sur mon île. Je vous ordonne de mettre le cap sur la haute mer.

– Et si je refuse ?

Nadeau regarda Carty.

Le chef sortit un pistolet :

– Si vous refusez, je vous ferai goûter à quelques-unes de ces balles.

Pomerleau, toujours gouailleur, s’assit dans une chaise longue, poussa un soupir et dit :

– Il y avait une fois une île paradisiaque sur laquelle se dressait un cratère volcanique éteint. Or ce cratère possédait une qualité fort attrayante ; à fleur de surface, on pouvait voir de l’or naturel en telle quantité que son propriétaire pouvait devenir l’homme le plus riche du monde. Or un jour le prospecteur Pierre Pomerleau apprit d’une source aussi sûre que secrète l’existence de l’île paradisiaque et de ce cratère aurifère.

L’empereur et l’autre se regardèrent dans le blanc des yeux.

Le dernier dit :

– Ça c’est l’histoire à date. Anticipant l’avenir, je continue... Pomerleau fut chassé de l’île par Nadeau I^{er}. Il retourna au Canada. Les journaux révélèrent au monde l’existence de ce cratère fabuleux. Alors Pomerleau arrima un navire, revint ici avec quelques centaines de prospecteurs et s’empara de l’île.

Pomerleau laissa s’écouler quelques instants.

Puis il dit :

– Nadeau ?

– Oui ?

– Vais-je donner l’ordre à mes deux cantonais d’appareiller ?

L’Empereur pesa le pour.

Pesa le contre.

Puis il dit :

– Je ne me fierai pas à votre parole d’honneur, non ; mais votre amour de l’or va vous forcer à garder le secret de votre découverte.

– Je reste ?

– À certaines conditions, oui.

– Lesquelles ?

– Il va de votre intérêt que vous conserviez le secret le plus absolu.

– Évidemment.

– Alors je vous permets, à vous et à vos cantonnais, de sortir de l’or de l’île du moment que vous ne direz à personne d’où vient ce métal.

– Est-ce tout ?

– Non.

– Quoi encore ?

– Je ne veux pas que vous corrompiez la simplicité naïve de mes indigènes ; alors vous n’aurez aucun rapport avec eux. C’est promis ?

– Oui.

Pomerleau questionna :

– Quelle part de profits désirez-vous avoir ?

Nadeau I^{er} se dressa et dit :

– Je ne veux pas un traître sou ; car nous avons ici une chose bien plus précieuse que l’or ; c’est le calme, la paix du cœur et de l’esprit...

Pomerleau ?

– Oui ?

– Gardez-vous bien, Pomerleau, de détruire cette paix ; car alors moi et les autres blancs de l'île Paradis vous ferions pour le moins un mauvais parti.

V

Trois de moins !

L'empereur, ce soir-là, dit à ses deux serviteurs indigènes, Saitono et Saitona :

– Allez quérir tous les visages pâles de l'île, excepté l'intrus Pomerleau, et dites-leur que je les convoque ici pour 9 heures précises.

Le premier à arriver fut le chef de police Carty.

Puis ce fut la doctoresse Henriette Fournier, qui ne se gêna point de donner ses lèvres à Nadeau, devant Carty qui murmura :

– Du sang, de la volupté, de la mort...

– Par Maurice Barrès, dit Henriette, qui ajouta en riant :

– Pour un policeman, vous avez des lettres...

– Bonsoir la compagnie...

C'était Anatole Cardin...

Cardin était un grand mince que les cheveux gris et les rides de son visage mettaient dans la quarantaine avancée.

Presque aussitôt après, Sophie Carleau parut.

Malgré son âge, ses traits et ses formes avaient cette éternelle jeunesse faite de ce que les Américains appellent le sex-appeal que l'on peut bien traduire en français par l'Appel Sexuel.

Baptiste I^{er} dit :

– Tout le monde y est.

Cardin demanda :

– Est-ce que l'occasion est aussi solennelle que l'atmosphère lourde qui semble régner ici ?

– C'est vrai, dit Carty, ça sent le drame.

Henriette remarqua :

– Les deux dames ici présentes seraient fort curieuses de savoir...

Nadeau déclara gravement :

– D’abord laissez-moi vous demander tous si vous condescendez à admettre mon autorité absolue sur cette île ?

Carty sourit :

– Il ne nous servirait à rien de nier ton autorité, Nadeau, car elle est sanctionnée par le chef indigène Saito et ses 500 peaux-rouges.

– Alors entendu, fit Nadeau, vous me considérez comme roi de l’île... J’ai deux questions à vous poser. De la véracité de vos réponses dépend l’avenir de cette bourgade insulaire, avenir menacé par Pomerleau l’intrus. Ma première question est celle-ci : Connaissez-vous ce Pomerleau. Toi d’abord, Carty ?

– Non.

– Toi, Cardin ?

– Non.

– Vous, Sophie Carleau ?

– Non.

– Enfin, toi, Henriette ?

– Non, évidemment.

J. B. rumina :

– Il est possible, dit-il, que vous soyez tous véridiques dans votre unanime dénégation. Mais voici ma seconde question : quelqu'un de nous a certainement fait savoir à Pomerleau qu'il y avait dans notre cratère des dépôts féeriques d'or pur.

Nadeau regarda Carty :

– Est-ce toi qui as trop parlé ?

– Non.

– Toi, Cardin ?

– Certainement que non.

– Et vous, Sophie ?

– Non, non.

– Enfin, toi, Henriette ?

– Non plus.

Le regard de l'Empereur s'appesantit à tour de rôle sur tous ses interlocuteurs.

Puis il dit :

– Le serpent s'est introduit dans notre paradis.

Après un long silence, il expliqua :

– Le serpent du mensonge.

Henriette demanda :

– Que veux-tu dire, J. B. ?

– Que l’un de vous ment. En effet, nous sommes les seuls à connaître les degrés de longitude et de latitude de l’île ; alors, il faut de toute nécessité que ce soit l’un de vous qui ait, par inadvertance peut-être, trop parlé.

L’Empereur soupira :

– C’est bien triste, dit-il, que l’un de vous, par son mensonge fasse planer les soupçons sur vous tous.

À ce moment, ils entendirent un bruit de course folle dans la jungle voisine.

Saitona, la jeune et jolie servante indigène de l’Empereur, parut et vint se jeter aux genoux de J. B.

Elle était trop essoufflée pour parler.

Cependant sa figure bronzée exprimait à la fois la haine, l’indignation et la rage.

Quand elle eut reconquis son haleine, elle dit à

Nadeau :

– Ô mon maître, protégez la fille du grand chef Saito ; protégez votre humble servante fidèle, qui est promise au grand guerrier Batush...

Nadeau sacra et dit entre ses dents :

– Raconte à l'Empereur ce qui est arrivé ?

– Je pêchais au clair de lune, dans le lagon, quand le méchant visage-pâle étranger s'approcha de moi.

– Tu veux parler de Pierre Pomerleau ?

– Oui. Le méchant, suivi de ses deux visages jaunes chargés de deux gros sacs de pierres-soleil, m'attaqua soudain et m'embrassa comme Batush le fait. Seulement, avec Batush c'est bon, tandis qu'avec le méchant, c'est...

Elle cracha alors son dégoût.

Dominant à peine son indignation, Nadeau demanda :

– Et après, petite Saitona ?

– Je me débattis, je lui égratignai le visage, je lui mordis le bras et la main ; il cria de douleur et

me lâcha. Je m'enfuis et..., et me voilà. Protégez-moi, ô mon maître...

Nadeau dit aux autres :

– Après ce premier incident goujat, le menteur parmi vous n'est pas encore prêt à avouer son erreur ?

Personne ne répondit.

– Relève-toi, Saitona.

La jeune fille obéit.

J. B. lui caressa affectueusement le menton :

– Saitona, veux-tu promettre quelque chose au maître ?

– Mais oui, ô mon protecteur !

– Garde le secret le plus absolu au sujet de l'attaque dont tu viens d'être victime. Si tu la révélais, ton père, le chef Saito, et ton promis, Batush, déterreraient la hache de guerre et plusieurs innocents seraient tués. Alors tu me promets solennellement de ne parler à âme qui vive ?

– Oui, ô mon maître.

– Maintenant, va te coucher, veux-tu ? De nouveau la petite aborigène cracha. Henriette la prit par la main et l’entraîna à l’intérieur en expliquant :

– Je vais donner un léger somnifère, à Saitona.

J. B. approuva :

– Elle en a sûrement besoin. Allez...

Comme elle disparaissaient, Nadeau donna congé aux autres :

– Retirez-vous, mes amis, il me faut quelques minutes de solitude avant de prendre une décision.

Silencieusement, ils partirent.

Quand la doctoresse revint, elle murmura ;

– Saitona s’est endormie.

– Henriette ?

– Oui, J. B. ?

– Je me sens extrêmement las ; va donc chercher une bouteille de scotch et un verre ; il me semble que quelques coups me relèveraient le moral.

Quand Henriette revint, il lui dit :

– Maintenant, embrasse-moi et va te coucher.

– Si vite que ça ?

– Oui.

– Pourquoi ?

– Parce que je veux être seul quand Pomerleau viendra.

– Tu es sûr de sa venue, J. B. ?

– Oui, nous avons une espèce de contrat à signer tous les deux.

– À propos de l’or du cratère ?

– Justement.

– Alors, bonsoir, mon futur...

*

J. B. en était à son quatrième verre, juste en forme pour faire ce qu’il devait à Pomerleau quand celui-ci arriva.

L’intrus avait le visage rempli d’égratignures.

Nadeau fit mine de le regarder avec surprise.

Il lui demanda :

– Qui est-ce qui t’a maganné ainsi, Pomerleau ?

– Oh, des épines sur les bords du petit sentier dans la jungle conduisant au cratère.

J. B. saisit une main de Pomerleau et étudia une morsure qui était une réplique presque parfaite de deux dentiers.

– Drôles d’épines...

– Quoi ?

– Oui, des épines qui mordent.

Il lâcha la main de l’intrus qui dit :

– Majesté, je me sens las, et vous m’avez promis une chambre...

Nadeau insista :

– Il me faut la vérité sur ces égratignures et ces morsures.

Pomerleau haussa les épaules :

– J’ai tout simplement été victime d’une jeune

et jolie indigène trop vertueuse pour moi.
Bagatelle.

J. B. s'écria :

– Bagatelle, hein ?

Pomerleau se versa une forte rasade de scotch qu'il avala d'une seule gorgée.

L'empereur réussit à contenir sa colère. Il murmura, feignant la rêverie :

– Quand je suis arrivé ici, il y a quelques années, les indigènes doux et pacifiques ne condamnaient à mort que deux catégories de criminels.

– Oui ?

– Les assassins d'abord, et...

– Et... ?

– Et les goujats comme toi qui attaquaient des femmes sans défense. J'ai fort envie de te livrer au chef Saito pour qu'il tienne cour de justice polynésienne.

– Non, je ne tolérerai pas... J'ai un argument pour t'empêcher, majesté, de me faire assassiner

par tes sbires indigènes.

– Je me fous de tes arguments. Ta vie ne sera sauve qu'à une condition...

– Laquelle ?

– Enlève ta chemise.

– Pourquoi ?

– Pour te gratifier d'une raclée qui te fera dorénavant penser deux fois avant d'attaquer une autre femme.

Pomerleau déboutonna sa chemise, puis il l'enleva lentement.

Alors, vif comme l'éclair, il se précipita sur son adversaire.

Mais J. B. n'était déjà plus là.

D'un mouvement de kangaroo, il s'était jeté de côté.

Saisissant au passage le bras droit de l'étranger, il l'attira à lui, se pencha vivement en avant et fit passer le corps de Pomerleau par dessus son épaule.

Celui-ci alla se ramasser à l'autre bout de la

galerie.

D'un bond il se leva.

Nadeau l'attendait de pied ferme.

Comme l'autre s'approchait de lui, il le regarda en pleine face et lui appliqua un formidable coup de pied sur le tibia.

– Aguogue !

Instinctivement Pomerleau se pencha pour prendre dans sa main sa jambe endolorie.

Nadeau lui appliqua un solide coup de pied qui lui releva le menton.

Dès lors ce fut un vrai carnage.

J. B. cassa le nez de l'intrus.

Il lui fendit les babines et Pomerleau cracha quelques dents.

Quand il eut les deux yeux noircis, il demanda grâce.

L'Empereur lui dit :

– Bien, voici mes instructions : Tu viendras chaque jour prendre ton sale or ; mais je te

défends de parler à âme qui vive et de vagabonder dans l'île. Tu feras tes voyages du sloop au cratère et du cratère au sloop directement, sans arrêts. Entendu ?

– Il le faut bien.

J. B. reprit :

– Maintenant, afin de m'assurer que tu coucheras bien dans ton sloop, je te conduis à la grève.

Il prit une lampe de poche et l'alluma.

Rendu à destination, Pornerleau sauta dans le canot que lui avaient laissé ses serviteurs cantonnais.

Il disparut bientôt dans la nuit.

Quand Nadeau revint chez lui, Henriette l'attendait sur la galerie.

– Comment ? Tu n'es pas couchée !

– Non, cachée derrière un arbre, j'ai assisté à la bataille héroïque à l'issue de laquelle Jos Louis a triomphé comme d'habitude.

– Maintenant, ma petite, tu m'embrasses et tu

vas te coucher.

– Pas avant de t’avoir fait prendre un somnifère. Tu en as besoin après toute l’excitation d’aujourd’hui.

– Bien, tu as raison, donne le somnifère et disparaïs...

*

Soudain J. B. se sentit ballotté rudement par les vagues de l’océan.

Il s’éveilla à demi.

Quelqu’un le secouait.

Il ouvrit les yeux et vit Carty qui lui disait :

– Boss, éveillez-vous, éveillez-vous vite.

– Qu’y a-t-il, chef ?

– Pomerleau et ses deux cantonais sont morts.

– Hein ?

– Oui, morts, assassinés.

Du coup Nadeau se leva d’un bond.

VI

La canne à pommeau-nœud

Carty et Nadeau avaient quitté la chambre de ce dernier et ils venaient de s'installer sur la véranda.

Le chef demanda :

– Quand avez-vous vu Pomerleau pour la dernière fois ?

Nadeau expliqua :

– Après avoir donné une leçon de boxe au goujat qui venait d'attaquer criminellement Saitona, je le reconduisis à son canot.

– Et vous ne l'avez pas revu depuis ?

– Non.

– Pomerleau a le nez cassé, les lèvres fendues et il lui manque plusieurs dents.

– Oui, je sais, c’est moi qui a fait ces dommages. Mais de quoi est-il mort ?

– D’une fracture du crâne.

– Mais comment, Carty, as-tu découvert les cadavres ?

– Le vent hier soir donnait vers le large ; mais il a vite changé. L’assassin, ne prévoyant pas ce changement de direction du vent, a tué les trois hommes et a levé l’ancre dans l’espoir que le sloop errerait à la diable sur le Pacifique et finirait par s’éventrer sur quelque récif inconnu. Mais c’est le contraire qui s’est produit.

– Quoi ?

Le sloop est venu s’échouer sur la grève. Je me suis levé à bonne heure ce matin dans le but de me baigner. C’est alors que je vis le petit navire échoué. Je montai à bord et vis les cadavres.

– Où sont-ils maintenant ?

– Dans l’infirmerie d’Henriette, la doctoresse. Elle est justement en train de pratiquer l’autopsie.

– Tu les as transportés là tout seul ?

– Oui, je ne voulais pas éveiller l’attention de quiconque.

– Pourquoi ce secret ?

Carty regarda Nadeau dans le blanc des yeux :

– Parce que, dit-il, la preuve actuelle démontre que c’est vous l’assassin.

– Hein ?

J. B. avait bondi.

Le chef sourit :

– Croyez-moi, dit-il, je vous sais innocent. Mais les autres ne penseront peut-être pas la même chose.

– Non ?

– Non, car la canne rustique à pommeau-nœud qui a servi au triple meurtre est initialée S. M. J. B. N.

– Sa Majesté J. B. Nadeau ?

– Oui, et le pommeau-nœud est tacheté de sang.

– Où est cette canne en ce moment ?

- À l’infirmierie avec les cadavres.
- Et où l’as-tu découverte ?
- Sur le pont du sloop.
- Mes empreintes sont-elles dessus ?
- Non, toutes les empreintes ont été effacées.

Nadeau demanda au chef :

- Tu comprends quelque chose à cela, toi ?
- Mais oui, fit Carty.

Il expliqua :

– Cela prouve votre innocence, boss. Pourquoi vous seriez-vous donné la peine d’effacer vos empreintes si vous laissiez la canne pour vous incriminer ?

J. B. comprit :

– Évidemment, dit-il, il aurait été bien plus logique pour moi de rapporter la canne tout simplement...

– Qu’allons-nous faire ? demanda le chef.

– Nous allons de ce pas à l’infirmierie de la doctoresse.

Quand elle les entendit entrer, Henriette tourna la tête et dit :

– J. B., je viens de découvrir et de me prouver à moi-même ton innocence.

– Comment ça ?

– Les anfractuosités dans les crâne ne correspondent pas du tout à celles du nœud de tomahawk en forme de pommeau.

– Alors c’est une autre canne du même genre qui a servi au meurtre ? s’enquit le chef de police de l’île.

– Oui.

– Mais pourquoi ce sang sur le pommeau ?

– Il a été « planté » là par l’assassin. Selon moi, le tueur s’est servi d’une autre canne ; il a commis ses 3 meurtres, puis il a soudain pensé à jeter la responsabilité du crime sur notre empereur ; il est allé chercher la canne de J. B., l’a beurrée de sang et laissée dans le sloop.

Henriette soupira :

– Dire qu’il y au moins une couple de cent cannes semblables dans l’île. C’est le cas classique de l’aiguille dans la botte de foin.

VII

Carty est assommé

Henriette venait d'autopsier les trois cadavres et son rapport médical était prêt pour l'enquête du coroner.

Elle sourit :

– L'enquête ! s'écria-t-elle ; les rouages légaux sont pratiquement aussi bien graissés qu'à Montréal.

Elle suggéra à Nadeau et Carty :

– Quittons ce lieu funèbre. Venez chez moi.

La principale pièce de la maison sous les tropiques est la véranda. Ils s'installèrent sur celle de la doctoresse.

Celle-ci dit en badinant :

– Je ne vous insulterais pas en vous offrant du

thé ; non, voulez-vous du fort ?

– Oui, fit J. B., un verre long, large et plein me ravigoterait.

– Moi aussi.

Comme Henriette préparait les consommations, J. B. dit :

– Il faut, Carty, que je sois fort détesté de quelqu'un sur cette île pour qu'il me frème ainsi.

– Oui, évidemment.

Le chef reprit :

– Ce n'est peut-être pas l'assassin qui vous a frémé.

– Hein ?

– Oui, supposons que, après le meurtre, un ami du meurtrier ait vu la canne dénonciatrice. Il veut sauver son copain et substitue la canne de J. B. à l'autre.

La doctoresse revint avec les verres.

Pendant que les deux hommes sirotaient la liqueur, elle dit :

Logiquement Saitona est notre suspecte numéro un.

– Évidemment, fit J. B., Pomerleau l'a criminellement attaquée.

Carty objecta :

– Mais elle n'avait aucun motif de tuer les deux cantonnais.

– Si, opposa J. B.

– Comment ?

– Supposons que les deux cantonnais aient été les témoins involontaire du meurtre de Pomerleau...

– Non, je prétends que les coups de canne appliqués sont trop formidables pour venir des muscles de Saitona. Il y a plus...

– Quoi ?

– Si les cantonnais avaient été témoins du meurtre de Pomerleau, ils auraient pu facilement maîtriser la faible jeune indigène.

J. B. dit :

– Ton raisonnement est ce qu'il y a de plus

juste, Carty.

Il soupira :

– Nos soupçons doivent donc retomber sur les blancs qui habitent cette île. D’abord il y a moi.

Henriette protesta :

– Voyons, J. B., nous venons de faire exploser le frémop dont on a voulu te faire la victime.

Nadeau sourit :

– Je vois d’ici le jugement profond de feu Sherlock Holmes...

– Que serait-il ?

– Je me sers d’une autre canne que la mienne pour assassiner le trio ; je cache cette canne et plante la mienne beurrée de sang, sachant bien qu’à l’examen médico-légal on s’apercevra bien que les anfractuosités n’adonneront pas. Alors on criera que quelqu’un a voulu me frémé, tandis que c’est moi-même qui me suis frémé réellement.

Henriette s’écria :

– Espèce de philosophe thomiste !

– Hein ?

– Oui, fendeur de cheveux en quatre...

Carty remarqua :

– Donc, majesté vous êtes innocent, c'est pratiquement prouvé.

– Mais moi ? demanda la doctoresse.

– Vous, mademoiselle, vous êtes dans la même catégorie que Saitona. Les coups de canne n'ont certainement pas été appliqués par une faible femme.

Carty reprit :

– Mais j'oubliais, il y a aussi MOI qui fais le suspect idéal.

– Comment ça ? fit J. B.

– Bien, à titre de gardien de la paix dans cette île, je voyais avec répugnance ces chercheurs d'or arriver ici. Toute course à l'or est accompagnée de vice, de prostitution, de rapines et de meurtres. On remplaçait le paradis par l'enfer ; le chef de police s'est révolté et a tué le mal dans sa racine.

Nadeau hocha négativement la tête :

– Tu t’accuses bien mollement ; ta thèse manque de crédibilité, Carty.

Henriette interrompit :

– La police, dit-elle, doit être comme la femme de César, au-dessus de tout soupçon.

– Ou comme le chevalier Bayard, sans peur et sans reproches.

Carty chantonna :

– *Que reste-t-il des baisers tendres, et des cendres du passé... ?*

Il murmura :

– Oui, que reste-t-il... ?

– Des baisers tendres ? railla Henriette.

– Non.

– Quoi alors ?

– Que nous reste-t-il comme suspects si nous éliminons les indigènes ?

– Sophie Carleau ?

– Non, non... Cette vieille fille est une autre

faible femme qui n'a pu frapper assez fort pour...

Carty suggéra :

– Anatole Cardin ?

– Non, fit l'empereur.

Carty regarda J. B. de façon un peu étrange.

Ce dernier sourit légèrement :

– Je sais ce à quoi tu penses.. C'est vrai, toi, Cardin et moi avons été en prison à Bordeaux. Le gouverneur Lafortune donnait pour notre bénéfice de petites causeries. Il avait une phrase favorite, celle-ci...

– Oui, je sais : « Les criminels sont moins coupables que des désaxés, des inadaptés aux règles factices de la société. »

J. B. reprit :

– Oui, et c'est alors que nous décidâmes de quitter cette société pour vivre dans le sain et doux farniente d'une île polynésienne. J'arrivai ici le premier.

– Quand je sortis de Bordeaux tu étais à la porte qui attendais...

– Oui tu m’emmenas ici.

– Et quand arriva la libération de Cardin, tu partis, toi, et allas le quérir. Avant ton retour, tu rencontra Sophie Carleau ; elle dit me connaître, ce qui était vrai, alors tu l’emmenas avec Cardin ici.

Carty se demanda :

– Où voulons-nous en venir avec cette exhibition des squelettes de nos passés ? La malsaine police de Montréal n’est pas ici pour nous cingler de nos casiers judiciaires et de nos portraits numérotés...

J. B. dit :

– Si nous étions au Canada nous serions des suspects tout rôtis d’avance à cause de nos ténébreux passés. Ici, c’est différent...

– Oui, approuva Henriette, vous étiez des escrocs, des artistes de l’écriture et pas la sainte ; mais cela ne veut pas dire que vous soyez des assassins.

– Non, évidemment.

J. B. se leva :

– Alors nous sommes gros jeans comme devant.

– Quoi ?

– Nous n’avons pas un seul suspect possible. Que faire ?

Henriette dit :

– Garder des meurtres cachés ; ne pas dire un mot ; cela énervera l’assassin, lui fera peut-être commettre une bêtise...

Carty approuva :

– Oui, notre réticence fera très probablement sortir le gas de sa coquille.

Il reprit :

– Je vais de ce pas prendre les empreintes digitales des 3 cadavres.

– Pourquoi ? demanda J. B.

– Routine policière. D’ailleurs on ne sait jamais...

– Et nous que faisons-nous ?

La question avait été posée à J. B. par la

doctoresse.

Nadeau répondit :

– Nous allons nous promener dans l'île comme si de rien n'était et nous surveillerons les physionomies.

Comme ils passaient devant le petit chalet d'Anatole Cardin, celui-ci les héla :

– Eh, dit-il, avez-vous vu le sloop échoué ?

– Mais oui, fit Nadeau.

Henriette accentua :

– Et puis après ?

Cardin dit :

– Ne trouvez-vous pas ça curieux ?

– Pas le moins du monde. Pomerleau doit avoir jugé qu'il était plus pratique de charger l'or directement dans le sloop sur la grève.

– Mais où est-il ?

– Qui ça ?

– Pomerleau ; et de même ses deux cantonnais.

J. B. haussa froidement les épaules :

– Je n’en sais rien et je m’en sacre. Henriette ratiocina :

– Oh, ils doivent être dans le cratère. Viens, J. B., mon ami...

Ils passèrent quelques minutes plus tard devant la maisonnette de la vieille fille.

Les stores baissées et les ronflements stentoriens de Sophie Carleau révélèrent son sommeil.

Henriette fit, moqueuse :

– Si tu ronfles comme ça, J. B., je fais immédiatement annuler notre mariage.

Un bruit léger annonça la venue de quelqu’un dans le sentier.

Bientôt Saito, le grand chef indigène, parut.

Sa figure s’illumina d’un fin sourire :

Il se prosterna devant J. B. et lui dit :

– Majesté, tes sujets et leur suzerain organisent pour ce soir une grande fête en ton honneur...

Ahuri, l’Empereur demanda :

– Mais pourquoi ?

– En l’honneur de ta grande, de ta très grande sagesse.

– Sagesse ?

– Oui...

Les yeux du sauvage pétillaient de malice affectueuse.

J. B. questionna :

– Comment sais-tu ?

– Les miens marchent silencieusement, ont les yeux du lynx, les oreilles du tigre et la bouche muette, excepté pour moi ; je sais, et voilà pourquoi je fais une fête pour toi ce soir. La grande guérisseuse viendra avec toi naturellement.

– Certainement, fit Henriette. Gravement Saito dit :

– Moi et ma tribu n’aimons pas les chercheurs de pierre-soleil. Ce sont des méchants, des serpents ; il faut s’en débarrasser. C’est comme des moustiques, on les écras...,

– Cher Saito, murmura Nadeau, c’est la première fois qu’on me met la corde au cou avec des compliments.

Le chef sauvage sourit de nouveau :

– Y a-t-il du vrai dans ce que mes deux bavards d’enfants Saitono et Saitona m’ont appris ?

– Quoi donc ? fit J. B.

– Oui.

– Que tu vas bientôt prendre la grande et noble guérisseuse comme ta squaw ?

L’Empereur éclata de rire :

– Saito, affirma-t-il, on ne peut rien te cacher.

– Ainsi c’est vrai ?

– Oui.

L’indigène expliqua :

– Ce n’est pas par vaine curiosité que je voulais savoir ; c’est que je veux te donner à toi et à ton épouse et squaw un cadeau digne de toi.

– Merci.

L'indigène poursuivit sa route.

Henriette et J. B. retournèrent de leur côté à l'infirmerie.

En y entrant, ils poussèrent un cri d'horreur.

Carty était étendu de tout son long sur le parquet.

– Il est mort, s'écria Nadeau.

La docteresse se pencha sur le chef, lui prit le pouls et appliqua une oreille sur le cœur.

– Non, il n'est pas mort, dit-elle.

Elle examina la tête de la victime et ajouta :

– La blessure n'est même pas grave.

Elle prit sur une tablette une bouteille de sels et les fit respirer à Carty qui ouvrit bientôt les yeux.

J. B. lui demanda :

– Qu'est-il donc arrivé ?

– Je ne sais pas au juste ; j'étais à prendre les empreintes des cadavres quand soudain j'entendis un bruit derrière moi ; j'allais me retourner ; c'est

alors que le ciel m'est tombé sur la tête.

Henriette était penchée sur le cadavre de Pomerleau.

Soudain elle poussa un petit cri.

Nadeau lui demanda :

– Qu'est-ce qu'il y a ?

– Il y a que l'assaillant du chef a criblé les têtes des victimes de coups additionnels.

– Mais pourquoi ?

– C'est facile à expliquer. Les blessures démontraient que ce n'était pas ta canne qui avait servi aux meurtres, J. B. ; en détruisant la forme des blessures, on empêche de faire la preuve à propos de l'autre canne...

– Celle qui a servi au meurtre ?

– Oui.

Nadeau dit gravement :

– Il y a parmi nous un lâche et dangereux assassin.

Carty accentua :

– Nous sommes tous en danger. Il faut faire quelque chose.

Soudain Nadeau se donna une claque sur la cuisse :

– J’ai trouvé, dit-il.

– Quoi ?

– La solution.

– Quelle est-elle ?

– Tu vas partir, Carty.

– Pour où ?

– Pour Montréal.

– Oui ?

– Oui ; là, tu te rendras au numéro 1130 est de la rue Lagauchetière, aux bureaux de POLICE-JOURNAL.

– Et... ?

– Tu demanderas Paul Verchères.

– Que lui dirai-je ?

– Que moi, J. B. Nadeau, ai besoin des services de son célèbre cousin Guy.

L'empereur reprit :

– Tiens, tiens, je vais t'écrire une lettre.

Quand ce fut fait, le chef de police partit dans le yacht, recevant en guise d'adieu de J. B. :

– Fais vite ; ça presse !

VIII

Disparitions

Il était deux heures du matin quand Nadeau et sa fiancée Henriette revinrent de la fête indigène qui s'était déroulée autour d'un immense feu de joie.

Quand le vent envoyait de la fumée dans leur direction, ils sentaient une odeur désagréable, fétide.

Ils demandèrent à Saito des explications de cette nauséabonderie.

Le chef indigène expliqua :

– Le feu, c'est le grand manitou ; l'odeur, ce sont les méchants esprits qui brûlent.

Henriette fit :

– Quand attends-tu le retour de Carty avec

Guy Verchères ?

– Guy va vous surprendre, m’est avis, par sa rapidité. C’est un gas singulier.

– Oui ?

– Oui.

– Comment ça ?

– C’est le descendant direct d’Arsène Lupin. Il détroussait les riches au profit des pauvres. Mais en vieillissant, il s’est assagi, abandonnant l’illégalité, pour devenir un superdétective aux méthodes peu orthodoxes mais productrices de résultats étonnants.

Ils étaient rendus chez Henriette. J. B. l’embrassa tendrement.

– Bonsoir.

– Bonne nuit.

Nadeau poursuivit sa route.

Soudain il frissonna, pensant que la mort pouvait bien rôder dans la jungle, tout près.

Un cri strident déchira la nuit.

Puis il entendit la voix d'Henriette qui appelait :

– J. B., oh, J. B., viens ici.

Rebroussant chemin, il courut de toute la force de ses jambes.

Quand il entra dans l'infirmerie, la jeune fille se blottit dans ses bras.

– Qu'y a-t-il, mon amour ?

– Il y a que les trois cadavres sont disparus.

– HEIN ? ? ?

J. B. réfléchit...

Réfléchit...

Puis soudain il éclata de rire.

– Qu'y a-t-il de drôle, J. B. ?

– L'odeur curieuse de la fumée...

– Oh, je comprends, fit Henriette ; c'étaient les cadavres qui brûlaient ?

– Mais oui.

– Pourquoi ?

– Je me rappelle, un jour, j'expliquais à Saito

la loi criminelle canadienne du « CORPUS DELICTI ». En faisant disparaître les cadavres, Saito a prouvé sa fidélité pour moi.

– Je ne comprends pas bien...

– D’après la conversation voilée qu’il a eue avec nous hier matin, il me croyait coupable des 3 meurtres. Alors il a voulu me protéger. Pas de cadavre, pas de corpus delicti, pas de meurtrier. C’est ce que statue le code criminel.

À ce moment, ils entendirent un bruit venant de l’extérieur.

Nadeau sortit son revolver.

Mais ce n’étaient que Saitono et Saitona.

Le premier dit :

– Papa Saito est fier de sa fille et de son garçon.

– Ah, garnements, dit J. B. joyeusement, c’est vous qui avez transporté les cadavres au bûcher...

– Oui, mon maître.

– À la demande de Saito ?

– Oui.

- Bravo, dit la doctoresse.
- Bravo, répéta Nadeau.

IX

L'envol

Le gros avion vrombissait en frémissant lourdement.

Guy, Paul et Carty occupaient trois sièges disposés en file indienne.

Paul flirtait avec l'hôtesse de vingt ans à peine.

Dans une réprimande badine, l'ex-voleur et homme de bien dit :

– Mademoiselle, si cela vous intéresse, mon cousin Paul vient de doubler le cap de la cinquantaine ; la couleur de ses cheveux l'annonce véridiquement.

Le sourire de l'hôtesse lui creusa deux adorables petites fossettes dans les joues :

– Oh, monsieur, dit-elle en rougissant, comment pouvez-vous... ?

Un manœuvre enleva l’escalier qui avait permis aux passagers de monter à bord du géant des airs.

– ALL ABOARD !

Le pilote fit signe à l’hôtesse.

Celle-ci ordonna :

– Mesdames et messieurs, bouclez vos ceintures.

Le pilote fit à deux ou trois reprises cracher ses moteurs par le tuyau d’échappe.

L’avion décolla sur la longue piste de Dorval. Les hangars descendirent, disparurent...

Ils étaient en plein vol.

Guy Verchères demanda à Carty :

– Le sacré J. B. est-il réformé ?

– Oui, il s’est fait dans son domaine le champion de l’honnêteté.

Guy remarqua :

– Je me rappelle une nuit, oh, il y a de cela bien des années. Nadeau voulait faire la cambriole d'un magasin de bijoux, rue Sainte-Catherine. Il n'y avait pas dans le temps de voitures de radio-police. C'était l'âge d'or des patrouilles à pied. J. B. se fit ami avec le policeman qui avait la bijouterie sous sa surveillance nocturne. Il le saoula, l'amena chez lui, le coucha et le dévêtit de son uniforme qu'il endossa lui-même. Puis, protégé par l'habit du policeman, il dévalisa la bijouterie, une boucherie, un magasin d'articles d'hommes, que sais-je ?

Paul demanda :

– Et les conséquences de cette série de crimes bouffes ?

– Pour moi, dit Guy, ce furent une bague de diamant, un rôti de porc frais, une chemise de soie et une livre de caviar.

– Mais pour Nadeau ?

– Quelques centaines de piastres.

– Et le policeman ?

– Il n’était pas fou, le gas ; il savait bien que s’il parlait il perdrait sa position.

Le gros avion perdait peu à peu de l’altitude.

– Toronto, annonça l’hôtesse. Atterrissage. Mesdames et messieurs, veuillez boucler vos ceintures. Guy demanda :

– Mademoiselle ?

– Monsieur ?

– Quel est le temps de l’arrêt ?

– 5 minutes.

– J’ai le temps alors de dépêcher un télégramme.

Il se tourna vers Carty :

– Vous avez l’adresse marine de l’île en longitudes et latitudes ?

– Oui.

– Et il y a sur l’île un terrain naturel d’atterrissage ?

– Oui, la grève de sable fin est idéale.

– Bien.

Le Lupin canadien se tourna de nouveau vers l'hôtesse :

– Quel est le nom exact de ce transport ?

– Transcontinental aérien numéro 3. Mais que voulez-vous au juste ?

– Je veux qu'à l'arrivée à Vancouver du transcontinental 3, il y ait un avion de prêt à nous transporter sur une île de l'Archipel polynésien.

– C'est tout ?

– Oui, mademoiselle.

– Alors laissez-moi faire, monsieur ; la compagnie donne ce service à ses clients. Je vais télégraphier à Vancouver.

Le gros monstre aérien venait de faire un parfait atterrissage en trois points.

L'hôtesse sauta dans le champ.

Quelques minutes plus tard, elle revint et annonça :

– Un avion sera prêt à votre arrivée.

Une lumière s'alluma sur le panneau derrière le pilote.

L'hôtesse répéta :

– Bouclez vos ceintures.

Déjà l'avion décolla.

Ils venaient de repartir de la ville-sœur de Saint-Boniface.

Soudain Paul brisa le silence :

– Je n'en peux plus, moi.

– Quoi ?

– Il ne s'agit pas de la bourse ou la vie...

– Parlez donc français, monsieur Paul, dit Carty.

– Bourse ou vie ; soif ou mort. Je me meurs de prendre un coup.

Il sortit de sa poche un treize onces de nectar jaune. Il en fit sauter le sceau, dévissa le bouchon et absorba le quart de la petite bouteille.

– Et moi ? fit Carty.

Comme Paul tendait la bouteille au chef de police, Guy appela l'hôtesse.

Le Lupin de chez nous remarqua :

– N’y a-t-il point un règlement qui défend de boire des liqueurs fortes à bord des avions ?

La jeune fille sourit :

– Mathusalem, murmura-t-elle ; ce règlement est depuis longtemps aboli.

Paul fit un pied de nez à son cousin, reprit la bouteille et, cette fois, la vida jusqu’à la dernière goutte.

Carty ne portait pas la boisson.

D’une voix pâteuse, il dit :

– Bravo.

– Pourquoi bravo ? demanda Guy.

– Votre idée de prendre un avion à Vancouver est excellente ; car si nous tardons trop à arriver, l’île sera jonchée de cadavres quand nous atterrirons.

Guy sourit :

– Vous n’exagériez pas un peu par hasard, non... ?

*

À Vancouver, le second avion était prêt.

Ses moteurs somnolaient chaudement.

Ils y montèrent tous.

Le bimoteur s'élança ; ils quittèrent Vancouver et survolèrent l'île du même nom qui abrite Victoria, la capitale de la Colombie Canadienne.

Le pilote demanda à Carty...

– Sud, 2 points et un degré à l'ouest ?

– Oui pour le moment. Quand je verrai quelques points de repère, je corrigerai la direction.

Le soleil était radieux ; pas le moindre zéphyr.

Pour une fois, le traître Pacifique faisait honneur à son nom.

X

Guy Verchères

Saitona fut la première à entendre le bruit de l'avion. Elle courut éveiller son maître qui faisait sa sieste quotidienne.

– Un avion déjà, s'écria J. B. ; c'est bien Guy Verchères.

Quand Nadeau arriva sur la grève, presque toute la population insulaire y était rendue. Blancs et indigènes...

Le bimoteur, tel un oiseau de proie, faisait une descente circulaire lente et paresseuse. Finalement il se posa à terre.

J. B. accourut vers Guy.

Les deux hommes se serrèrent la main cordialement.

– Tu es le maître, mon Verchères ; commande et nous obéissons.

– Mais d’abord, reprit Nadeau, je vais te mettre au courant des détails de cette ténébreuse affaire.

– Inutile, Carty m’a tout relaté.

– Ah...

J. B. questionna :

– Que veux-tu que je fasse ?

– J’ai décidé que les indigènes sont innocents. Alors nous allons les laisser tranquilles. Tu vas réunir tous les blancs de l’île.

– Chez moi, je suppose ?

– O.K.

– J’y vais.

Mais Verchères le retint.

– Minute, vieux.

– Quoi encore ?

– Il faut que toutes les personnes présentes prennent un verre de quelque choses.

– Ah...

– Oui, et ce n'est pas tout. Tu as des serviteurs ; Carty m'a révélé que leurs noms étaient Saitono et Saitona...

– Oui.

– Eh bien, tu feras apporter les verres pleins sur un cabaret par l'un des deux indigènes. Le serviteur restera là pendant que tes invités boiront ; puis il tendra tour à tour le cabaret aux invités dès qu'il auront terminé de boire, afin qu'il y déposent eux-mêmes leurs verres vides.

– Après ?

– L'indigène placera le cabaret sur une table, à ma vue. Quant à toi, tu diras aux blancs que ce sera le temps pour eux de se retirer. Tu comprends bien ?

– Oui.

– Alors va, mon J. B. Et tâche que tout soit prêt dans une dizaine de minutes.

Guy s'approcha du pilote qui lui demanda :

– Je peux repartir maintenant ?

– Non, vous allez demeurer ici une demi-heure, une heure peut-être ; et vous retournerez à Vancouver avec un passager...

– Bien, monsieur.

Il héla Paul en train de jaser avec Carty.

– Eh, viens ici.

– Quoi ?

– Ne me lâche pas d'une semelle ; je puis avoir besoin de toi bientôt.

Il reprit :

– Viens aussi, toi, Carty.

XI

Le test de Guy

Ils étaient tous là.

Sur la véranda de l'Empereur.

Nadeau.

Henriette.

Carty.

Sophie Carleau.

Anatole Cardin.

Paul et Guy.

Ce dernier dit :

– Tu me permets de faire l'hôte, J. B. ?

– Envoye donc.

– Bien, un scotch, majesté ?

– Oui.

- Vous, doctoresse ?
 - Un collins.
 - Moi, fit Sophie Carleau, je prendrai une crème de menthe.
 - Vous, Carty ?
 - Un rye.
 - Et vous, Cardin ?
 - Un gin stréte.
- J. B. éclata de rire.
- De gustibus non disputandum est.
 - Amen, César.
- J. B. appela Saitono et lui répéta la commande compliquée.
- Tu ne te tromperas pas ?
 - Oh, non, mon maître.
- Paul remarqua :
- Tu n’as pas oublié quelque chose ? Guy...
 - Quoi ?
 - Moi, je prendrais bien un bon scotch.

– Tiens, tiens, moi aussi.

Quelques instants plus tard, la traite arriva.

Saitono passa le cabaret et attendit.

Aussitôt qu'un des buveurs avait fini son verre, l'indigène tendait le cabaret pour que l'homme ou la femme y plaçât son verre vide.

Enfin ce fut fini.

Saitono mit le cabaret sur une petite table.

Et disparut à l'intérieur de ce que Verchères avait appelé quelques minutes plus tôt le palais impérial.

Le Lupin canadien sortit de sa poche de petites étiquettes de papier gommé qu'il colla sur chacun des verres vides, y inscrivant le nom du buveur.

J. B. remarqua :

– Tu as un fameux esprit d'observation pour baptiser ainsi chacun des verres. Mais pourquoi fais-tu cela ?

– C'est ce qui me fera découvrir le meurtrier.

– Comment... ?

Carty dit :

– Tu ne comprends donc pas, majesté, qu’il y a sur ces verres des empreintes digitales ?

– Oh...

Saitona revint avec la boîte et le papier de soie qu’il avait préalablement demandés.

Guy enveloppa et pacta les verres avec une grande méticulosité afin de ne pas rendre les empreintes floues.

Puis il dit :

– Paul, prends cette boîte et viens.

Ils descendirent le sentier conduisant à la grève.

En marchant, Guy donna à Paul des instructions précises, détaillées.

À la fin l’ex-voleur demanda :

– Tu comprends bien ?

– Mais oui, me prends-tu pour un béotien ?

Ils étaient rendus à l’appareil.

– En avion jusqu’à Montréal, et fais vite ; car

il y a ici un grave danger qui plane sur l'île.

Le bimoteur décolla élégamment, fit deux tours sur lui-même et s'élança en direction nord-est...

D'un pas rapide, Guy remonta le sentier.

Quand il fut rendu chez J. B., il lui dit :

– Paul est parti ; dans une vingtaine d'heures, il reviendra. D'ici là il ne faut pas donner de chances à l'assassin de frapper encore... Carty ?

– Oui...

– Allez me chercher tous les blancs de l'île..., et amenez-les ici...

– Bien.

– Saitono ?

– Oui, dit le jeune indigène en accourant.

– Va dire à Saito, ton père, de venir ici avec cent de ses guerriers bien armés. Qu'ils entourent cette maison et ne laissent sortir qui que ce soit de leur cordon.

Saitono regarda J. B., attendant une confirmation de son maître.

– Va, dit Nadeau.

*

Quand les blancs furent tous réunis dans la maison et que les aborigènes furent à leurs postes au dehors, Guy dit gravement :

– La veillée d’armes commence...

XII

Le voyage de Paul

Rendu à Montréal, Paul Verchères fit analyser les empreintes sur les verres par le laboratoire médico-légal de la province.

Puis il eut à la prison de Bordeaux une longue conférence avec David, l'assistant du gouverneur de l'institution.

Quand il fut sorti de là un sourire triomphal illumina ses traits.

– Dorval, dit-il au chauffeur de taxi.

Il prit l'avion.

Toronto.

Winnipeg.

Vancouver.

Enfin l'île Paradis.

Ils atterrirent.

Paul fut étonné de ne voir personne sur la grève.

Il courut à la résidence de J. B.

Saito l'escorta fièrement à l'intérieur.

Dès son entrée, Guy lui demanda :

– Tu as trouvé le coupable ?

– Oui.

– Qui est-ce ?

– Anatole Cardin.

– Comment as-tu trouvé cela ?

– En fouillant dans les registres de la prison de Bordeaux, j'ai découvert que Cardin avait été le voisin de cellule de Pierre Pomerleau. Cardin reçut un jour une lettre de sa fiancée Sophie Carleau qui lui disait la richesse aurifère du cratère ici.

Sophie s'écria :

– Je n'ai pas fait ça pour mal faire.

– Sophie, tais-toi lui cria Cardin. C'est moi qui

ai tué Pomerleau et ses deux cantonnais.

– Pourquoi ?

– Parce que si ça se savait dans le monde extérieur qu’il y avait de l’or ici, notre paradis devenait un enfer.

Guy demanda :

– C’est toi, Cardin, qui, par inadvertance sans doute, a révélé à ton voisin Pomerleau l’existence du cratère ?

– Oui.

Sophie s’accusa :

– Anatole m’avait prévenue qu’il allait tuer les trois intrus. Alors cette nuit-là après le crime, je visitai le sloop et vis la canne de mon fiancé qui gisait aux pieds des cadavres.

J. B. dit :

– Et c’est toi, Sophie, qui as substitué ma canne à celle d’Anatole ?

– Oui, J. B.

– Tu me hais donc ?

– Mais non, au contraire, vous êtes le boss ici. Vous n’étiez toujours pas pour vous condamner vous-même...

Henriette demanda à Cardin :

– C’est aussi vous qui avez défoncé les crânes des 3 cadavres ?

– Oui, car si on avait trouvé ma canne, on se serait vite aperçu que son pommeau s’accordait avec la configuration des blessures.

J. B. prit la parole :

– À titre d’ambassadeur de la justice ici, dit-il, je rends le jugement suivant. Il ne s’agit pas de meurtres ; mais d’homicides justifiables. Je condamne donc les deux coupables à 5 ans de pénitencier, laquelle sentence commencera à compter du jour où la construction de notre prison sera terminée.

À ce moment, Saiton entra avec une jeune indigène, Saitonatta.

Il la présenta à Guy :

– Saitonatta est à toi, dit-il ; tu es un grand chef dans la lutte contre le crime. Natta, ma fille,

est très heureuse de devenir ta servante.

Guy était pour une fois embarrassé.

Paul éclata de rire :

J. B. dit :

– Laisse faire, ne refuse pas le singulier cadeau ; ça offenserait Saito ; je vais t'arranger ça.

Il appela :

– Saito ?

– Oui fils du soleil ?

– Suis-moi, je veux te parler en tête à tête.

Avant de disparaître avec le chef sauvage, Nadeau alla embrasser Henriette ; puis il dit aux deux Verchères :

– De Vancouver vous nous enverrez bien un prêtre pour nous consacrer mari et femme...

Cet ouvrage est le 600^e publié
dans la collection *Littérature québécoise*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.